

Jean-François de Raymond. *Descartes et le Nouveau Monde. Le cheminement du cartésianisme au Canada XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle.* Paris/Québec, Librairie philosophique J. Vrin / Presses de l'Université Laval, 2003. 333 p. (collection Zêtêsis, série « Textes et essais »)

Jacques G. Ruelland

Volume 4, Number 2, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024604ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024604ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ruelland, J. G. (2004). Review of [Jean-François de Raymond. *Descartes et le Nouveau Monde. Le cheminement du cartésianisme au Canada XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle.* Paris/Québec, Librairie philosophique J. Vrin / Presses de l'Université Laval, 2003. 333 p. (collection Zêtêsis, série « Textes et essais »)]. *Mens*, 4(2), 348–351. <https://doi.org/10.7202/1024604ar>

relié à la tendance au retrait et à la dérision que certains auteurs des journaux de jeunes purent afficher devant les difficultés d'ouvrir leurs actions et leurs réflexions à d'autres groupes de jeunes. Les dénonciations du communisme, par exemple, s'accompagnèrent rarement d'une justification. Pareillement, Maurice Sauvé continua de représenter le Canada à des rencontres internationales du tournant des années 1950 alors qu'il était incapable de recueillir le support des groupes francophones et anglophones officiellement nécessaires.

En épilogue, Louise Bienvenue montre que ses conclusions appellent une relecture de la « seconde poussée associative » des années 1960. Son étude, écrit-elle avec raison, montre qu'il s'agit de « foyers d'affirmation » autres, d'actions d'un genre souvent nouveau, où la « figure changeante de l'étudiant universitaire » a pu peser davantage.

*Dominique Marshall*  
*Chercheur invité*  
*Département d'histoire*  
*Oxford-Brookes University*

**Jean-François de Raymond. *Descartes et le Nouveau Monde. Le cheminement du cartésianisme au Canada XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle.* Paris/Québec, Librairie philosophique J. Vrin/Presses de l'Université Laval, 2003. 333 pages (collection Zêtêsis, série « Textes et essais »).**

Cet ouvrage très documenté retrace minutieusement l'évolution de l'enseignement du cartésianisme au Canada, du XVII<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup>. Il n'y est guère question de René

Descartes lui-même, contrairement à ce que le titre pourrait suggérer ; en cela, le sous-titre est explicite.

Commemorant le 340<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du Séminaire de Québec et le 150<sup>e</sup> anniversaire de l'octroi de la charte de l'Université Laval par la reine Victoria, l'ouvrage s'attache à mettre en valeur les prouesses des jésuites pour maintenir l'enseignement du cartésianisme dans ces deux institutions.

L'auteur évoque parfois rapidement, et sans les commenter en détail, les luttes de pouvoir au sein des différentes factions de l'Église catholique québécoise pour le contrôle des institutions et de l'enseignement. Sans doute veut-il, dans un ouvrage commémoratif comme celui-ci, ne blesser personne en déclenchant une polémique, ou discréditer sa propre position de mémorialiste. C'est là une décision fort sage convenant parfaitement à l'événement que constitue la publication de cette recherche imposante, mais quelque peu décevante aux yeux d'un critique en attente d'un éclairage totalement nouveau ou d'un lecteur avide de sensations fortes ou de révélations fracassantes. Certes, l'écriture de l'histoire, comme celle de la philosophie d'ailleurs, comporte toujours un risque. C'est précisément ce risque inutile que l'auteur semble refuser de prendre lorsqu'il évoque, par exemple, « l'adoption spontanée du thomisme par le Séminaire puis par l'Université » (p. 291) alors que cette « spontanéité » a fait l'objet de nombreux débats, dont certains, d'ailleurs, n'étaient que futillement polémiques. Cette apparente absence de regard critique donne à l'ouvrage, tout au moins au début de sa lecture, la teinture d'une chronique aseptisée plus que celle d'une étude historique. À la décharge de l'auteur, il faut absolument souligner la grande richesse de cette « chronique », la somme incroyable de faits compilés et mis en ordre ; il faut aussi la voir comme une apparence, et non comme une réalité.

L'auteur est en fait un habile rhétoricien. Au fil des chapitres, on se rend compte qu'il élabore, discrètement mais sûrement, une critique des insuffisances du thomisme à interpréter le monde tel qu'il se dévoilait peu à peu aux esprits éclairés des trois derniers siècles. C'est ainsi que l'auteur montre que le cartésianisme s'est rapidement imposé aux enseignants du Séminaire de Québec et de l'Université Laval comme un recours nécessaire et incontournable à la compréhension de ces « choses nouvelles » qui troublaient, depuis la Renaissance, la « quiétude dogmatique » (pour reprendre une expression de Kant) du haut clergé. Le cartésianisme ne s'est pas imposé au Québec seulement comme une matière à enseigner, comme un ensemble de thèmes sommairement abordés en classe — ainsi que pourrait le laisser croire une lecture rapide et trop sommaire de l'ouvrage —, mais comme un état d'esprit — l'esprit cartésien — qui a façonné à sa manière la vision du monde que désiraient construire et léguer aux Québécois les enseignants du Séminaire de Québec et de l'Université Laval.

L'ouvrage retrace en fait bien plus la genèse et l'évolution de cette vision du monde que celle du seul enseignement du cartésianisme dans le Nouveau Monde. Il montre en quoi cette vision du monde s'est heurtée à celle que voulaient imposer les autorités européennes, et en quoi elle fait maintenant partie, à part entière, du patrimoine culturel des Québécois. Elle est devenue ici même, et parce que nous vivons dans un pays d'explorateurs et de conquérants, parce que nous sommes ces explorateurs et ces conquérants, une philosophie de l'action qui sied parfaitement à l'esprit de conquête. Cette attitude, qui n'exclut pas la foi, est bien celle que la métaphysique cartésienne, telle qu'on le conçoit ici, oppose à la scolastique tout en la heurtant de front.

Il est toujours facile — voire stérile — de reprocher à un auteur de n'avoir pas écrit le livre que l'on aimerait avoir

lu. Ce n'est évidemment pas ce que nous ferons ici. Cet ouvrage expose très rationnellement le développement de la métaphysique cartésienne dans le Nouveau Monde. Le lecteur peut s'en faire une idée claire et distincte ! Mais le cartésianisme n'est pas que métaphysique ; il est aussi physique et mathématique. Force est de déplorer que presque rien n'est dit dans cet ouvrage sur les théories cartésiennes en matière de sciences. Pourtant, elles ont eu un impact sur l'enseignement donné au Séminaire de Québec et à l'Université Laval. Certaines ont été discutées et même enseignées à l'époque de M<sup>sr</sup> Plessis (1763-1825) et ultérieurement. Bien sûr, l'impact des théories scientifiques de René Descartes fut moindre, dans le Nouveau Monde, que sa métaphysique, mais il reste que l'évolution de celle-ci a certainement été influencée, ici comme ailleurs, par les premières. Un exposé critique de cette problématique aurait rendu cet ouvrage encore beaucoup plus intéressant qu'il ne l'est déjà.

*Descartes et le Nouveau Monde* ne nous transporte pas seulement dans le passé : il nous projette vers l'avenir en ouvrant la voie à une réflexion rationnelle sur notre conception actuelle de la métaphysique. Pour cette seule raison, l'ouvrage de Jean-François de Raymond doit être salué comme une pièce maîtresse de l'histoire des idées au Québec. Une bibliographie sommaire et un index des noms complètent bien ce livre qui se présente désormais au chercheur comme une incontournable référence.

Jacques G. Ruelland  
Département d'histoire  
Université de Montréal